

## L'erreur N'nours

Levac sur les pas de Stephen King

Roger Levac, *L'Affaire Pluche*, roman, Sudbury, Prise de parole, 2005, 251 p.

Marie-Josée Martin

Number 130, Winter 2005–2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40681ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Martin, M.-J. (2005). Review of [L'erreur N'nours : Levac sur les pas de Stephen King / Roger Levac, *L'Affaire Pluche*, roman, Sudbury, Prise de parole, 2005, 251 p.] *Liaison*, (130), 48–48.

MARIE-JOSÉE MARTIN

## Levac sur les pas de Stephen King

DES OURS EN PELUCHE MEURTURIERS? Ce n'est pas sérieux! Pouvez-vous imaginer ces mignons et mollets jouets fétiches terrorisant une ville entière? «Ils tuent quand ils ont peur et ils ont surtout peur de l'amour. Ils sont faits pour l'amour, mais quand ça leur tombe dessus, ils ne savent quoi en faire.»

Tout commence sous la chaleur écrasante du Sahel, où des archéologues viennent d'exhumer un tombeau millénaire renfermant bizarrement un fétiche ocre. Sous l'objectif du photojournaliste Bruno Boulay, la curieuse chose se désintègre et part en fumée. Début rapide. Écriture rythmée. Avec doigté, l'auteur nous attire immédiatement dans son monde. Il faut dire que Roger Levac n'est pas un néophyte de l'écriture. En 1997, son *Petite Crapaud!*<sup>1</sup> a remporté le prix Trillium. Dans ce livre, son cinquième, il change toutefois de registre. Il trempe sa plume dans l'encrier de Stephen King, qu'il affectionne.

La littérature appartient à la grande industrie des arts. Que l'on approuve ou que l'on désapprouve cette désignation d'*industrie*, une réalité demeure: on imprime des livres pour les vendre et ce qui se vend plus que tout de nos jours, c'est le fantastique, le paranormal. J'étais donc ravie qu'un auteur franco-ontarien publie un livre susceptible de séduire un vaste public. Mais j'ai vite déchanté.

Une fois son héros campé, Levac introduit les autres protagonistes de *L'Affaire Pluche*. Entrent en scène la petite Ursule, une fillette aussi troublée que troublante, et le docteur Morest, un psychiatre ténébreux qui a la nostalgie de l'époque où on lobotomisait et enfermait de force les malades mentaux. Le récit commence alors à languir. Les phrases, tantôt rythmées, sont maintenant télégraphiées. Je perds ici et là le sens. Je relis, cherche la correspondance d'un pronom. Je me prends à guetter les virgules, trop clairsemées. Levac tombe dans les clichés: l'inspecteur qui cogne ou insulte en se figurant que, les questions, il aura «toujours le temps de les poser après», et la policière au grand cœur qui se trouve reléguée à un emploi de secrétaire parce que son «imposant pare-chocs» gêne ses confrères.

Il y a tout de même des passages d'une beauté et d'une vérité lumineuses dans ce livre, quand Levac redevient... Levac, simplement. J'ai savouré jusqu'au dernier mot la scène nous révélant un Boulay amoureux, assailli de questions en pleine séance de conditionnement physique avec sa douce Simone, la policière. «Des questions du type: est-ce que je peux être ton Dieu? T'emmener loin d'ici, seuls?

Te faire un enfant? Questions que les mâles voudraient, mais n'osent pas poser quand ils pensent à plus que la baise parce qu'aimer, c'est rien d'autre que de vouloir remplacer Dieu dans le cœur de la femme.»

Tandis que l'amour entre Simone et Boulay grandit, les morts se multiplient. Le photographe soupçonne un lien avec N'nours, grand fabricant de peluches, qu'il décide donc d'infiltrer. Le personnel de l'entreprise se compose principalement d'«institutionnels» – trisomiques, autistes, etc. Boulay joue le «débile» et parvient ainsi à se faire embaucher. On nage à nouveau dans les stéréotypes. Certes, il ne faut pas sacrifier l'art et la créativité sur l'autel de la rectitude politique; toutefois, la maladie mentale est décrite de façon si peu nuancée que le récit en perd ses derniers lambeaux de crédibilité. Et les litres de sang répandus ne suffisent pas à noyer mon scepticisme de lectrice. Au contraire.

En entrevue avec Dennys Bélanger<sup>2</sup>, Levac confiait qu'écrire était son moyen de critiquer, de s'élever contre l'injustice. Alors, *L'Affaire Pluche* serait-elle une dénonciation du «culte absurde de l'enfance symbolisé par les ours en peluche», son propre combat contre «l'infantilisation systématique du monde moderne», comme il le fait dire à Morest? Si c'est le cas, le message se perd; la voix de l'auteur est étouffée sous la peluche.

Du reste, la véritable intrigue réside dans le Leica, l'appareil photo qui est pendu de façon quasi permanente au cou de Boulay et qui, sans que l'on sache pourquoi, prend des clichés tout seul – clichés d'ailleurs supérieurs à ceux qui sont produits quand le photographe déclenche lui-même l'obturateur. Sur ce point, l'auteur coupe court et le mystère, malheureusement, demeure entier.

«On n'est jamais si bien servi que par soi-même», dit un proverbe. Puisse M. Levac s'en souvenir la prochaine fois plutôt que de chercher à être l'émule de quelqu'un d'autre... ■

Roger Levac, *L'Affaire Pluche*, roman, Sudbury, Prise de parole, 2005, 251 p.

*Montréalaise transplantée à Ottawa il y a une douzaine d'années, Marie-Josée Martin partage son temps entre l'écriture et la traduction. En 2005, elle a publié aux Éditions de l'As un roman intitulé Fils d'Ariane.*

<sup>1</sup> *Petite Crapaud!*, Sudbury, Prise de parole, 1997.

<sup>2</sup> *Journal de Cornwall*, 17 mars 2005.

